



RENÉ BAZIN

de l'Académie française.



Le dîner

de la Saint-Sylvestre



Le temps est bien loin où madame Giron, veuve, encore jeune par l'éclat de ses yeux, de sa voix, de ses joues roses comme des pommes, consentait, une fois par année, à laisser son faire-valoir et son logis rural qu'enveloppait un demi-hectare de légumes et de fleurs, et à venir dîner en ville, à plus de huit lieues de là, chez son beau-frère qui était mon aïeul. Jadis, elle arrivait à cheval, accompagnée d'un gars de labour en veste noire galonnée, qui ne lui servait pas de défenseur, car elle était d'humeur à n'avoir peur de rien, mais qui tenait l'emploi de sujet à grogner, portait le bagage, allait devant dans les gués, criait aux rencontres de voitures, et écartait avec le manche du fouet les ronces des anciens chemins. Depuis que les routes étaient devenues de larges levées sans herbe,

sans fondrières, ma grand'tante prenait plus simplement la diligence, la veille du 31 décembre, et débarquait sur le pavé vers l'heure de midi. On avait envoyé au-devant d'elle la vénérable Fanchette, un peu pour lui faire honneur, mais surtout à cause de l'oie. De tout temps, madame Giron avait offert le rôti du repas familial. Fanchette allait donc chercher, dans le coffre de la voiture publique, la pièce soigneusement recommandée, roulée dans deux serviettes de fine toile et déjà plumée, parée, prête pour la broche. Elle la couchait au fond d'un panier que le vannier avait fabriqué d'un osier indestructible et pesant; par-dessus, elle mettait les marrons dont la bête serait farcie, des fruits d'automne, des gâteaux anisés, spécialité du Craonnais, et un flacon d'une certaine liqueur

de cassis composée d'après une recette savante où toutes les fleurs jouaient un rôle, depuis le jasmin, la rose, l'œillet incarnadin, jusqu'à la « pensée sans tache ». Je me souviens même que la « pensée sans tache » ne devait macérer que deux heures, son arôme étant plus subtil.

Et ma tante, Fanchette et le panier entraient chez mon grand-père, dans la maison qui s'élargissait autour d'une cour pavée, et qui n'avait en façade, sur la rue, qu'un étroit pavillon, coupé, vers le premier étage, par une vigne avec ses rames droites et ses torsades en haut relief.

C'est là qu'avait lieu le dîner de la Saint Sylvestre, et c'est là que, tout enfant, j'assistai à une scène tragique, dont le mystère me hanta longtemps.

Ma tante amenait le plus souvent avec elle « madame Caroline » et « madame Émilie », qu'elle appelait ses nièces. Les deux sœurs n'avaient avec elle aucune parenté. Mais la vieille femme les avait recueillies orphelines, dès leur petite enfance, puis élevées, puis mariées, et ses longues attentions, sa générosité, son amour maternel s'étaient exprimés et formulés dans un terme familial. C'étaient des nièces de conquête. Elles ne se ressemblaient pas. L'aînée, grave, réservée, un peu puritaine d'allures, avait épousé un médecin de campagne que nous ne voyions jamais et dont elle n'avait pas d'enfant. Cette privation de l'enfant, madame Caroline en souffrait comme d'un deuil qu'on écarte de sa pensée, dont on se distrait par l'effort constant de la volonté. Je suis sûr que son zèle excessif pour les choses du ménage, sa préoccupation de posséder la lingerie la mieux ordonnée, la fruiterie la mieux garnie de son gros bourg, étaient moins un travers de son esprit que l'amusement douloureux d'un cœur mal consolé. Sa sœur ne devait connaître aucun souci pareil. Nous l'aimions pour ses yeux aux longs cils qui nous appelaient, pour son cou d'ivoire fin et ses bras tout de suite tendus vers nous, créature frêle, impressionnable, un peu exaltée, en qui les âmes d'enfants, qui ne se trompent jamais en cela, devinaient la tendresse pure, l'unique vocation d'aimer et de rendre heureux. Beaucoup plus jeune que « madame Caroline », « madame Émilie » s'était mariée, il y avait dix-huit mois, avec une

sorte de gentilhomme fermier du pays craonnais, qui avait attendu, pour l'épouser, d'avoir achevé la construction d'un très beau logis, sur une motte verte, au milieu de futaies en pente. Nous l'imaginions là, châtelaine heureuse, enviée. Elle n'avait pas paru au dîner de l'année précédente.

Lors donc que la Saint-Sylvestre fut revenue, nous nous acheminâmes, avec nos parents, vers la petite maison au cep de vigne. Le pavé des rues glissait. Il tombait du grésil en tourbillons, comme jeté à la volée par des mains qui passaient vite. Un peu avant d'arriver à la porte, mon père nous dit :

— Vous ne verrez pas ce soir madame Émilie, et vous ne parlerez pas d'elle.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a perdu son mari, subitement, voilà deux mois, et c'est un grand malheur dont il vaut mieux ne pas parler.

Ne pas parler, c'était possible pour nous. Mais pour les autres, pour ceux qui étaient grands et qui, bien plus que nous, songeaient aux duretés de la vie ? Évidemment, ils pensaient tous à cette jeune femme absente, et la conversation, d'ordinaire si joyeuse, languissait. Nous dinions dans la petite salle du bas, toute tapissée de tableaux anciens, œuvres peu signées, que mon grand père avait amassées avec une longue patience, et qu'il aimait passionnément. Je revois les figures peintes qui nous regardaient, les rois mages vêtus de pourpre et de jaune, le grand portrait d'un banquier vénitien avec une balance, la Madeleine brisant ses bijoux, le départ d'une amazone pour la chasse. Je revois les convives, une douzaine, parmi lesquels madame Caroline, en noir, plus sévère encore que de coutume, et qui n'était venue, disait-elle, que pour se faire faire une nouvelle robe de deuil. Sur la nappe à lingeaux rouges, des gâteaux secs, des poires, des oranges, dans des assiettes où était imprimée l'image des monuments de Paris ; deux candélabres à trois branches ; une argenterie usée, courte, marquée du nom en toutes lettres du possesseur ou de quelques parents dont il avait hérité. Et les choses allèrent ainsi jusque vers la fin du repas.

A ce moment, l'espèce de convention de silence que tout le monde avait observée fut brusquement rompue. Mon grand-père dit soudain :

— Quel chagrin elle doit avoir, la pauvre petite ! C'est affreux ! Vingt quatre ans !

Le rouge qui cernait les yeux de madame Caroline s'aviva, devint tout humide.

— Et si complètement seule ! répondit-elle. A présent que son mari n'est plus, ce joli domaine qu'il avait planté et embelli pour elle est pour ma sœur une cause de souffrances sans cesse renaissantes. Cependant, je n'ai pu la décider à quitter la Hulière. Moi-même, après une quinzaine passée auprès d'elle, j'ai dû revenir à la maison. Une maison ne se garde pas seule, n'est-ce pas ?

— Et depuis quand êtes-vous sans nouvelles ?

— Plus de trois semaines. Elle habite loin ; elle ne m'a pas écrit.... Aucune réponse à mes lettres.... J'irai, si cela continue seulement huit jours.... Je demanderai à mon mari la permission....

Les mots tombaient dans le grand recueillement de tous. Fanchette venait d'ouvrir la porte, et se préparait à enlever l'oie, à laquelle les convives avaient fait peu d'honneur. Dehors, le grésil redoublait, et nous entendions comme le martèlement de millions de doigts agiles sur les vitres.

Dans la pénombre du seuil, une forme se dessina.

Quelqu'un murmura : « Emilie ! »

Personne ne cria, personne ne se leva.

Elle était vêtue de voiles de deuil sur lesquels s'étaient fixés les grains blancs du grésil. Elle tendait un peu les bras, avec ce geste de berceau qu'elle avait quand elle nous appelait. Son visage, pâle et transparent comme celui d'une belle vierge de marbre, ne se baissait pas vers nous. Elle regardait devant elle, à sa hauteur, comme si elle eût voulu reconnaître les peintures pendues au mur d'en face. Cependant elle ne cherchait aucun de nous, ni aucune chose. Elle avait, dans ses longs yeux chargés d'amour triste, une lueur, une pensée, une étoile nouvelle qu'elle portait en tremblant. Cela seul l'occupait. Et comme celles qui ont un message devant lequel elles s'effacent, la jeune femme ne salua

personne, mais elle entr'ouvrit ses lèvres que nous regardions tous, et elle dit avec une effusion de tout son être :

— *Magnificat anima mea, Dominum!*

Alors, vaincue par l'émotion, elle ferma les yeux. Elle s'assit dans une chaise que Fanchette avait avancée. Et au bas des franges brunes de ses cils, des larmes commencèrent à tomber, tandis que les grandes personnes présentes, revenues de leur étonnement, l'entouraient et prenaient sa main, et la caressaient, mais doucement, comme un objet sacré, en répétant :

— Pauvre chère Emilie ! Quelle consolation ! Vous ne serez plus seule ! Pauvre chère !

Ils parlaient tous ensemble, à demi-voix, attirés et retenus par la même affection qui hésitait en face d'elle, et tantôt la félicitait, et tantôt la plaignait. Je ne comprenais pas. Je ne voyais que les visages, sans pouvoir pénétrer les pensées dont je sentais que la jeune femme était toute enveloppée. Mais je remarquais qu'elle pleurait silencieusement, et qu'à mesure une espèce de bonheur transfigurait son visage aux paupières baissées. Elle avait allongé et rapproché ses mains sur ses genoux. Les gouttes de grésil, fondues par la chaleur, coulaient en larmes sur ses voiles.

Je fus emmené presque tout de suite par mes parents. Je m'en allai, troublé par le mystère qui, pour moi, couvrait cette scène, jetant un regard sur Emilie, dont les joues se coloraient d'un peu de rose. Mon grand-père nous accompagna jusqu'au milieu de la rue, et il parlait à mots rapides et bas avec mon père. Comme je me souvenais qu'il avait coutume de raconter qu'aux dernières heures de l'année une étoile nouvelle éclate au firmament, je demandai :

— Grand-père, où est l'étoile, cette année ?

La bruine glacée ne tombait plus. Dans le bleu du ciel, il montra une étoile très brillante, juste à la pointe du pignon.

— Là, dit-il, elle est éclosée, ce soir, sur ma maison.

(Illustration de KLOSTER.)

RENÉ BAZIN,

de l'Académie française.

